

Marie-Sabine Roger

Vivement l'avenir

l
a
b
r
u
n
e

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Dans une petite ville de province, trois trentenaires paumés vont se rencontrer et prendre en charge un jeune homme handicapé physique et mental, considéré par tous comme un monstre. Un roman chaleureux, drôle et d'une justesse rare sur notre époque. Dans la lignée de « La Tête de friche », précédent roman de Marie-Sabine Roger.

MARIE-SABINE ROGER

Née en 1957 près de Bordeaux, Marie-Sabine Roger vit entre la France et Madagascar. Depuis dix ans, elle se consacre entièrement à l'écriture. Son travail est très reconnu en édition jeunesse, où elle a publié une centaine de livres, souvent primés.

DU MÊME AUTEUR

Attention Fragiles, Éditions du Seuil, 2000

Le ciel est immense, Le Relié, 2002

Une poignée d'argile, Éditions Thierry Magnier, 2003

La théorie du chien perché, Éditions Thierry Magnier, 2003

Le quatrième soubirail, Éditions Thierry Magnier, 2004

Un simple viol, Éditions Grasset, 2004

Les encombrants, Éditions Thierry Magnier, 2007

Et tu te soumettras à la loi de ton père, Éditions Thierry Magnier, 2008

La tête en friche, La brune, 2008

Il ne fait jamais noir en ville, Éditions Thierry Magnier, 2010

© Rouergue, 2011

ISBN 978-2-8126-0320-4

www.lerouergue.com

Marie-Sabine Roger

Vivement l'avenir

— l
— a
— b
— r
— u
— n
— e

*Pour mes enfants et ceux des autres,
que leur futur soit plein d'avenir !*

Côté poulailler

Comment c'était venu dans la conversation, je ne sais plus très bien.

C'était venu. C'est tout.

L'origine, elle était peut-être à chercher du côté des clébards, quand la télé avait parlé de ceux qu'on abandonne à la SPA, au début des vacances. Tous ces braves chiens-chiens avec la truffe humide et dans leurs yeux marron de l'amour sans reproche.

– Abandonner son chien ! Si c'est pas malheureux ! a dit Marlène, à un moment, en caressant Toby. La peine de mort, il leur faudrait, à tous ces salopards !

– Bah ! La peine de mort, faut pas pousser, non plus... Mais de la tôle, oui. Là, je dirais pas non ! a répondu Bertrand, de sa voix toujours calme.

Jamais je ne l'ai vu énervé, celui-là.

Marlène a secoué la tête. Quand elle a une idée, elle s'y tient.

– La peine de mort et voilà tout. Hein, mon Toby, mon amour, mon pépère ? La guillotine, hein ? Et en plusieurs fois, tant qu'à y être. À petits coups de cisaille, tchak tchak.

– La guillotine, ben voyons ! a dit Bertrand.

Roswell s'est marré. Il se marre tout le temps.

Moi j'étais dans mon coin, je lisais, sans rien dire. Je parle rarement.

Ça servirait à quoi ?

Mais l'origine était sans doute aussi dans la bêtise de Roswell, un peu plus tôt dans la soirée. Parce qu'il avait voulu se faire du pop-corn, sans rien demander à personne.

Il pourrait se nourrir de pop-corn, de frites et de Coca, il en est fou.

Il avait allumé le gaz, tout seul, posé la poêle sur le feu, bien huilée comme il faut selon la procédure. Et puis il l'avait oubliée, forcément.

Roswell n'a pas de suite dans les idées. Peut-être pas d'idées, non plus.

Tout au plus des initiatives.

Alors, quand Marlène est allée dans la cuisine pour mettre l'eau des pâtes à chauffer, tout était envahi d'une fumée épaisse et âcre, qui piquait salement les yeux.

Elle a crié :

– Ah ben ça, ah ben ça ! Mais c'est quoi, ce bordel ?!

Elle a ouvert la fenêtre en urgence, en envoyant valser tout ce qui était devant : la passoire en métal, le pichet, la salière et les couverts en bois. Elle a balancé la poêle dans l'évier, fait couler l'eau en grand, c'est parti en vapeur. Il n'est plus resté que l'odeur.

Quand elle est revenue dans la salle à manger, Marlène hurlait que non, alors là non ! Non, cette fois, on avait dépassé la mesure du comble ! Elle disait qu'il avait encore failli tout faire cramer, ce crétin, ce taré ! Qu'un beau jour, la maison, ça serait plus qu'un tas de cendres en ruines, et par la faute à qui ?

Roswell a rigolé, mais pas d'un rire franc.

Moi qui le connais mieux que le reste du monde, puisque je suis la seule à me soucier de lui, je voyais bien qu'il avait les miquettes, rien qu'à cette façon de coller du regard aux gestes de Marlène, de ne pas la quitter de l'œil, surtout pas, au cas où.

Marlène, elle a parfois la main leste, avec lui. Lourde, aussi.

Mais elle a seulement soupiré, en se tournant vers moi :

– Va me le mettre au pieu, tiens ! Moi je peux plus le voir, il me pile l'humeur, j'en ai les nerfs qui me sortent des gaines !

– Il a mangé ? a fait Bertrand.

– Il a pas faim !

J'ai aidé Roswell à sortir du fauteuil. On a pris l'escalier, lui devant, moi derrière, pour parer, au cas où. Je l'ai fait arrêter aux toilettes. Après, je l'ai mené jusqu'à sa chambre. Je l'ai aidé à se déshabiller, à enfiler son pyjama, je lui ai mis sa couche pour la nuit. J'ai remonté la couette sous son menton barbu, je lui ai enlevé ses lunettes, je lui ai porté un verre d'eau.

Il a chuchoté :

– Hésschantille-hein ?

J'ai dit ben oui, bien sûr ! Bien sûr, je suis gentille ! Tu le sais bien, non ?

– Hhhui. Hésschantille, toi.

– Oui, je suis gentille, moi. Et toi, tu devrais éviter de faire du pop-corn !

Il a rigolé.

J'ai montré la vieilleuse, d'un hochement de tête.

Il a fait no-no-non, no-no-non !

Je sais bien qu'il a peur du noir. Du noir, des araignées, des guêpes, des orages.

Et de Marlène, aussi.

De Marlène, surtout.

J'ai touché de l'index ma visière invisible, OK chef, compris chef, je te la laisse allumée, ta lumière. Il a souri de tout son trop de dents qui encombre sa bouche, de ses gencives de mulet. Il a refait mon geste, en me saluant, la main un peu en travers de sa joue.

– Oké-sschef !

Je lui ai fait un clin d'œil avant de refermer la porte. Il avait déjà pris le coin de son drap pour téter. Il a cligné des yeux, les deux en même temps. Un seul, il ne sait pas le faire.

Comme chaque soir, j'ai pensé : Sacré Roswell ! Tu es tombé dans un piège à cons, le jour où tu es sorti du ventre de ta mère.

Quand je suis redescendue pour manger, dix minutes plus tard, la conversation avait continué sur le dos de Roswell, justement.

Marlène était assise en face de Bertrand, à califourchon sur une chaise, les deux bras croisés sur le dossier, le menton posé par-dessus, la jupe remontée à mi-cuisse.

Elle tirait sur sa clope, lèvres pincées, petit rictus en coin, l'œil à demi fermé à cause de la fumée. Elle aime bien se tenir comme dans les westerns. C'est son côté « Catamini Jane », comme elle dit. Elle parlait fort, encore sous le coup de sa grosse colère.

Ça puait le terrier, en bas, à cause du pop-corn cramé, mélangé au parfum d'ambiance qu'elle avait dû vider aux deux tiers de la bombe.

Ils ne m'avaient pas entendue. Je me suis arrêtée à la moitié des marches et j'ai tendu l'oreille. Toute habillée de noir et dans l'obscurité, ils ne risquaient pas de me voir.

Moi, j'étais au théâtre, par contre : les deux pedzouilles au milieu de la scène, dans la lumière criarde de l'ampoule qui pend toute nue du plafond, et puis celle de la télé tout le temps allumée, qui papillonne bleu dans le coin du salon.

Bertrand gardait les épaules tassées, les yeux baissés sur son fromage, aussi vivant et joyeux qu'un fantôme. Marlène se répandait à propos du Gérard, ce poids mort, ce boulet. Elle disait qu'elle avait réfléchi. Que ça lui avait germé d'un seul coup, tout à l'heure, une illumination, une voix intérieure, une...

– Et si t'accouchais, non ?! a soupiré Bertrand.

Marlène a expliqué son projet sur Roswell. C'était simple et direct.

L'idée du jour, c'était d'aller le perdre.

Bertrand a laissé passer un ange ou deux, le temps de fignoler un cube en mie de pain, puis il a relevé la tête.

– Tu déconnes ? il a fait.

Silence.

Il a repris :

– Le perdre ? Tu gueules après tous ceux qui larguent leurs clébardes et toi, tu irais perdre Gérard ? Je vais te dire, tu déconnes !

– Ben, je vois pas pourquoi ! Donne-moi une raison de le garder chez nous, une seule !

– C'est mon frère, a répondu Bertrand.

– Une bonne raison, je veux dire !

Bertrand a redit, à mi-voix :

– Aller perdre Gérard ! Merde alors, tu fais peur !

Il est resté à réfléchir, tout en finissant son fromage. Marlène picorait dans son assiette, elle faisait sa tronche en biais. Bertrand a répété, une dernière fois :

– Le perdre !... Franchement !...

Il paraissait choqué. Comme il est plutôt lent, j’attendais qu’il s’anime, et que ça bouge un peu dans tout son calme plat. Je crois que, pour une fois, j’espérais le cyclone.

Aller perdre Roswell comme un bâtard galeux ?! Ah, ça ! Il allait sortir de sa placidité, le Bertrand ! Il allait s’énerver et ça provoquerait un changement brutal dans le ronron des choses. Il taperait du poing sur la toile cirée, traiterai sa femme de pauvre conne, de radasse peroxydée. Marlène en serait saisie par les nerfs, et tout en branle-bas. Elle ouvrirait en grand sa bouche rouge, ses yeux khôlés de noir. Elle pousserai un cri rauque, un râle d’agonie, en pressant une main potelée sur son cœur, enfin : sur un de ses bonnets 100 G dont je connais la taille, puisque je les vois souvent étendus sur le fil.

Oui, Bertrand allait taper du poing sur la table ou contre la cloison, et tout serait bouleversé.

Il allait réagir.

J’ai retenu mon souffle.

Et c’est là qu’il a dit :

– Et comment tu voudrais qu’on fasse ?

Voilà. C’est à ce moment-là de l’horloge murale, à 20 h 23 de ce début avril, que le sort de Roswell a été décidé.

Tout ça pour une poêle oubliée sur le feu, et tous les chiens largués par de tristes ordures, qui sont tout le contraire de Marlène, bien sûr, parce qu’elle, elle n’abandonnerai jamais un animal.

Un débile, d’accord. Mais un clébard, jamais !

Marlène a repris tout de suite courage. Elle a réajusté ses bretelles, tapoté ses boucles dans la nuque, et elle a exposé son plan.

Et, à l'entendre, on sentait bien qu'elle venait de loin, son idée. Qu'elle avait eu le temps de mûrir sur la branche avant de s'écraser sur la toile cirée.

– Écoute, ton frangin sort jamais, personne sait qu'il est ici, d'accord ?

Bertrand a acquiescé, avec un petit mouvement rapide de la main pour dire « avance, avance, où tu comptes en venir ? »

– Enfin, « presque » personne, je veux dire ! a continué Marlène, d'une voix soudain plus fraîche, une voix de coup de vent maritime à cinq heures, qui a fait chuter la chaleur tout d'un coup.

Le « presque », c'était moi.

– ... Mais *elle* est là en CDD, et vu qu'ils licencient à l'usine, on risque pas de la réembaucher. Avec la crise, on est tranquille !

Alors quand elle sera partie, on n'a qu'à pas relouer de suite. On en profite pour... Tu vois, quoi...

Elle a laissé un blanc. Et puis elle a repris :

– Et si je n'amabuse, il ne sait même pas son nom, ton frère.

Vrai ou pas ?

– Mmfff, a fait Bertrand.

Marlène a respiré plus large, elle a cambré un peu les reins, tiré une taffe, et puis elle a soufflé la fumée par les narines, lentement. Elle était assez fière du « si je n'amabuse ».

On se serait cru en plein thriller, la musique allait forcément démarrer, une de ces petites musiques aiguës qui énervent les tympanes, *Tzinn ! tzinn ! tzinn ! tzinn !...*

Elle a dit :

– Pis de toute façon, personne capte rien, quand il parle, d'accord ? Alors, si on le perd, je vois pas bien comment il nous dénoncerait à la police ? OK ?

Elle s'est mise à rire.

À ce moment-là, j'ai dévalé le reste des marches, je suis entrée dans le séjour. J'ai fait mon air de rien, en me mettant à table. Marlène a poussé la casserole vers moi, en travers de la nappe, d'un geste machinal.

J'ai mis du râpé sur mes pâtes.

– T'as duré, toi, dis donc ! elle a fait, en me dévisageant de ses gros yeux bleu pâle.

– Je lui ai lu une histoire.

– Une histoire. Ben tiens. S'y faut lui lire des histoires, à présent, nous v'là les cuisses propres !

Marlène a fixé son mari, l'air entendu.

– C'est mon frangin ! a fait Bertrand, comme si ça changeait quelque chose.

– Y a pas de quoi s'en vanter, a dit Marlène, en faisant un beau rond de fumée tout à fait circulaire.

Il s'est mis à pleuvoir, mais sans aucun rapport.

Je suis là depuis quatre mois et demi.

J'ai trouvé l'annonce dans le gratuit du coin.

Au calme, chambre claire avec sdb, commodités, possibilité cuisine, jardin.

J'ai appelé. Je suis tombée sur Marlène.

– C'est pour quoi ? elle a fait.

Quand je lui ai répondu que c'était pour l'annonce, elle s'est mise à me parler sucré, la tranquillité, le bon air, l'ambiance familiale.

Moi, je me doutais bien que ça cachait un loup : le bon air à cet endroit de la ville, tu parles. Derrière le poulailler industriel, et du mauvais côté des vents.

Mais bon, vu le loyer...

J'avais trouvé du travail, c'était le principal. Et au poulailler, justement, pour huit mois minimum mais avec une embauche possible, à laquelle je ne croyais pas, ce qui n'avait aucune importance.

On m'avait mise au retournement des œufs et à l'éclosion. Je n'y connaissais rien en plumes et en coquilles, mais on ne m'avait pas vraiment demandé mon CV. Comme beaucoup de boulots – enfin, ceux que je fais –, ça ne demande pas de savoir, mais seulement de savoir faire. Je suis soigneuse, j'écoute les consignes, je n'arrive pas en retard, ça suffit.

Chaque jour, je tourne les œufs d'un quart de tour matin et soir, je les laisse refroidir un quart d'heure, je les mire après dix jours de couveuse, je vire ceux qui ne sont pas bons. Après vingt et un jours, on ne les bouge plus. On attend l'éclosion, et si elle tarde trop, il faut aider à sortir les poussins des coquilles. Ensuite je dois mettre les poussins à sécher sur le treillis et, quand ils sont bien secs, les installer sous la lampe chauffante, que je règle, en l'éloignant jour après jour des petits Caliméros jaunes ou noirs, jusqu'à ce qu'ils aient un mois.

Je m'occupe des litières. Ce n'est pas difficile. C'est seulement répétitif, puant, et sans grand intérêt au bout d'une heure de pratique. Comme le poulailler n'est pas très important, et qu'ils vivent un peu plus de gens qu'ils n'en embauchent, en ce moment, il m'arrive de faire mon service en deux fois, ce qui donne plus ou moins des journées de douze heures, mais j'en ai l'habitude. J'ai travaillé aussi dans la restauration, en salle et en cuisine, c'est à peu près ce qu'on fait de mieux en matière d'esclavage moderne. Privé de vie privée. Horaires à la con. Mal aux pieds garanti.

Quand j'ai parlé à Marlène de mon CDD au poulailler, elle s'est exclamée d'un air ravi, un peu propriétaire :

– Ah ben, ça tombe bien, mon mari est là-bas, lui aussi ! Il fait le désonglage des canards, l'épointage des poulets, les vaccins et le chaponnage. Il est là depuis vingt-trois ans. C'est pour ça qu'on a acheté ici, c'est bien pratique : il peut aller

au travail en vélo. Avant, il était sexeur de poussins, et c'est tout. Ça payait bien. Il mesurait les plumes. Maintenant, c'est fini, y a plus que des Japonais pour faire ce boulot, ils font ça en leur regardant le trou de balle. Ça va plus vite, à ce qu'il paraît. Mon mari dit que c'est moins sûr qu'avant et qu'il y a des erreurs, avec cette méthode. Enfin, bref, c'est plus ce que c'était, les temps changent. Viens plutôt voir ta chambre, tu verras, tu y seras bien. Je te dis *tu*, si ça te gêne pas, parce que les vous, machin et compagnie, c'est pas trop l'habitude, ici. Chez nous, c'est sans façons, tu verras.

La chambre était en haut, à côté de celle de Roswell qui devait dormir, à cette heure-là, car je ne l'ai pas vu. Il y avait une salle de bains installée dans un ancien placard, fermée par une porte Kazed, et je pourrais faire pipi en me lavant les dents, vu le peu d'espace entre les toilettes et le lavabo. Mais bon, c'était correct, moche et propre, pas cher, avec vue sur le poulailler et l'échangeur de l'autoroute.

J'ai dit que j'allais réfléchir, et j'ai rappelé le soir même.

Quand je suis arrivée, le lendemain soir, Bertrand était à table. Marlène m'a présentée, en disant : « C'est Alex, notre locataire ! »

Il m'a serré la main à m'écraser les doigts, d'un air gauche.

Ensuite, il s'est raclé la gorge.

– Tu as mangé ?

– Oui, merci.

– Tu boiras un canon, quand même ?

– Une bière, si c'est possible.

Pendant que je buvais ma 33 Export, il me dévisageait sans rien dire, avec au fond de l'œil quelque chose de trouble. Marlène aussi, je voyais bien. Et je savais pourquoi.

Mon prénom ne dit rien sur moi. Mon corps, pas davantage. Je suis toute en longueur, maigre comme un coucou, grande pour une fille, j'ai oublié d'avoir des seins, j'ai les cheveux rasés haut dans la nuque, coupés court en épis, dessus.

Remerciements

Marie-Sabine Roger remercie Michel Jonasz
de l'avoir autorisée à utiliser le titre
d'une de ses chansons, « Vivement l'avenir ».

Ouvrage réalisé
par le Studio graphique des Éditions du Rouergue